

—Voici, dit-il, la copie que j'ai rapportée il y a un instant, publiez le journal comme si rien n'était.

—Et l'ordre ?

—Allez immédiatement chez M. Dorion, il va vous donner un ordre par écrit pour vous faire faire le rapport du département des finances.

Je ne voulais pas croire à cette nouvelle promesse, mais un ami qui m'accompagnait m'ayant fait remarquer qu'il témoignerait au besoin, je continuai à publier le journal.

Dans le cours de la journée, je me rendis trois fois au bureau de M. Dorion que je ne rencontrai que vers quatre heures après midi, à ma troisième visite. Ce monsieur me dit de me rendre auprès de M. Holton et que j'aurais l'ordre en question.

M. Holton ne fut pas visible pour moi ce jour-là, mais le lundi suivant, son secrétaire, une espèce de géant écossais, lui remit de ma part une lettre dans laquelle je lui expliquais le but de ma visite. Je reçus pour réponse d'aller trouver M. Harvey, l'un des employés du département des finances.

Ici je dois mentionner qu'au commencement de la première semaine, j'avais reçu de M. Dorion une lettre qui me recommandait auprès de M. Laframboise, de M. McDougall et de M. Holton. Cette lettre priait ces messieurs d'accorder à la *Tribune* le patronage dont ils pourraient disposer : ce qu'ils promirent. Cette première semaine fut employée par moi à courir d'un bureau à l'autre et à voir à ce que la part de patronage qu'on m'avait promis ne m'échappa point. Ce fut peine inutile ; le patronage ne vint point : M. Blackburn enlevait tout. Chaque fois que je me plaignais aux ministres, ils répondaient qu'ils avaient donné des ordres pour qu'on me donnât la part promise ; mais je dirai que les employés dont le plus grand nombre sont leurs ennemis jurés, que ceux même qu'ils avaient promis de destituer et qu'ils gardent pour leur ruine, se moquaient d'eux et de leurs ordres.

Il n'y avait donc rien pour moi, mais en revanche, M. Blackburn, cet étranger qui vient enlever aux Bas-Canadiens tout ce qui leur appartient de droit ; cet homme que l'on assure être en société avec le premier ministre du Haut-Canada pour faire les *jobs* d'impulsion, amassait une fortune à la Foote, contre lequel on a tant crié !

Ne pouvant avoir justice, et voulant néanmoins patienter encore quelques temps, je me décidai à emprunter de l'argent, au commencement même de la première semaine.

Je pensai à M. Thibaudeau.

On remarquera que je n'avais pas encore eu, au sujet de l'établissement de la *Tribune*, aucun pourparler avec ce monsieur. J'avoue que j'étais très-étonné de voir que le seul mi-

nistre qui représentait Québec dans le gouvernement, ne se mêlât point aux transactions qui avaient rapport à la fondation d'un organe destiné à défendre le gouvernement dans la capitale. J'ai su plus tard que l'on ne voulait pas immiscer M. Thibaudeau dans cette affaire, afin de ne pas risquer à le voir plus tard avoir la haute main sur le journal. Mais je crois que l'absence absolue de M. Thibaudeau dans cette affaire, tient plutôt à ce qu'il fait sur le damier ministériel l'office de pion, et à ce que ses collègues lui font faire tout ce qu'ils veulent comme à un véritable enfant. M. Thibaudeau dans le ministère, me rappelle ces enfants crieurs (*cry baby*) que l'on voit exposés dans les vitrines des marchands de joujoux, et que l'on fait mouvoir à volonté !

Comme je le disais il y a un instant, M. Thibaudeau ne s'était pas encore mêlé à la transaction qui avait eu lieu entre deux de ses collègues et moi, mais il allait bientôt paraître sur la scène dans son rôle unique.

Je m'adressai donc à M. Thibaudeau. Je l'informai que je publiais la *Tribune*, journal destiné à défendre le gouvernement dont il faisait partie ; que je m'étais engagé à publier ce journal à mes frais, à la condition que l'on sait ; que le gouvernement tardait beaucoup à remplir ses promesses ; que j'étais dans l'embarras, et que j'espérais que le président du conseil exécutif m'escompterait un billet de \$125 à un mois de vue.

M. Thibaudeau n'en pouvait croire ses oreilles, et je crus un instant qu'il allait tomber sous le coup d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Enfin la crise passa, et il me dit que les grands sacrifices qu'il avait été obligé de faire pour être élu, ne lui permettaient point d'accéder à ma demande.

Le souvenir des pièces de flanelle rouge qu'il avait promis à des pompiers de Québec, mais qu'il n'a jamais données, lui revenait sans doute.

Quoi qu'il en soit, après lui avoir montré de bons osseurs il finit par consentir. On connaitra bientôt le rôle qu'a joué ce billet dans cette affaire.

Comme les dépenses que j'étais obligé de faire pour publier la *Tribune*, tous les jours, s'élevaient à \$150 par semaine, il me fallut emprunter aussi de d'autres. Quelqu'un m'avança \$280. Avec ces deux sommes et quelques épargnes, je soutins pendant trois semaines la publication du journal. Mes dépenses s'élevèrent à environ \$450 au moins, et je reçus du gouvernement pendant cet espace de temps environ \$185, sous forme de blancs que je fis sur du papier nommé *foolscap*, qui coûte très-cher. Je retirai pour annonces environ \$50. Je dépensai donc près du double de ce que je retirai. Et si l'on observe que sur les \$185 de blancs, je ne pouvais faire

au plus
avouer
Cape
et que
M. Au
que j'a
tendre
patron
nement
nage p
saient
\$2,000
orgies
(textuel
que j'a
l'argen
Après
les cho
décida
n'étaien
par le
au supr
Sur
va's pu
je ne
dit que
j'avais
publier
et me
de me
licitatio
nonce
de trois
deman
l'on m
l'accor
Ceci
et j'en
A
Le g
n'ayant
les prop
reprend
cher no
quelque
il a fall
ne pour
chain.
Nous
fois par
réduit
Marc
salo et
rables
but éta
d'en ée
n'attein
Quel
On
amie.